

MARC-HENRI ARFEUX

L'éloignement

Éditions du Littéraire
70 rue de l'Amiral Mouchez – Paris XIV

*Pour arriver à ce que vous ne savez pas,
vous devez passer par où vous ne savez pas.*

Saint Jean de la Croix

LA MAISON M'AVAIT PLU, pour ce qu'elle se trouvait très à l'écart, en position d'attente, à la lisière de la forêt. La grille s'ouvrait sur un chemin bientôt perdu de vue sous le couvert des arbres. On pressentait qu'il n'en venait jamais personne et, dans la cour, tenant sur ce côté lieu de jardin, veillaient les feux tranquilles de roses anciennes qui semblaient nées spontanément. La route conduisant au village, prenant à droite derrière le mur de ce jardin, demeurait invisible et s'éloignait presque aussitôt dans le silence. De là non plus, on ne pouvait s'attendre à l'arrivée d'un visiteur qui n'ait été dûment convié.

L'arrière, par un vaste salon servant aussi de chambre, donnait sur une prairie qui avait due être une pelouse, avant de revenir graduellement à l'état de clairière environnée de bois. Les premiers arbres, principalement des hêtres et des érables, montaient à des hauteurs magiques et décrivaient un demi-cercle pur, donnant à cette prairie l'aspect d'un lieu perdu comme il s'en trouve dans les forêts qu'aucun piéton n'a traversé depuis de longues années.

Sur le couchant, un autre pré en pente rejoignait une rivière masquée dans ses rideaux de peupliers.

La maison, quant à elle, tenait à sa rudesse qu'adoucissait en filigrane certain esprit sensible donnant le sentiment que, des générations qui l'avaient habitée, se conservait l'aura diffuse à l'unisson de ce pays désamarré.

Rien d'autre, et le silence, porté sur la lumière horizontale d'une fin d'après-midi. Je ne pris pas la peine de visiter l'étage. Ce que j'avais pu voir me suffisait.

Dix jours auparavant, quand le notaire du lieu m'avait écrit sur le conseil d'un ami proche, j'avais perçu, derrière les mots prudents, que la maison correspondrait exactement à mon attente. Sous l'apparence de précisions, certaines formules s'abandonnaient d'ailleurs, quoique qu'indirectement, comme par mégarde, à une tonalité plus personnelle qu'on l'aurait attendu d'un tel courrier : « La Renardière est à distance de toute habitation ; elle convient donc à une personne qui souhaite la solitude. On n'a fixé qu'une condition. Le locataire doit vivre seul et s'engagera pour une durée d'un an qui sera renouvelable, sur le principe d'un mutuel accord. » D'emblée, ces éléments, tout comme cette clause inattendue, m'avaient séduit, et ma visite avait aussitôt confirmé cette impression. Il fut convenu que j'entrerais dans la maison à la deuxième quinzaine de mai. Une fois tous les jeudis, une femme de charge viendrait assurer l'entretien. On m'épargna d'avoir à la chercher et la choisir en me recommandant une personne de confiance, discrète et efficace, connue et estimée dans le pays. Je donnai mon accord, heureux de n'avoir pas à m'occuper d'autres détails que ceux de ma prochaine installation.

J'arrivai donc un vendredi, en cours d'après-midi, par très beau temps. Mes malles et les six caisses qui contenaient mon matériel furent transportées et déposées par deux hommes du village dans celles des pièces que j'indiquai. Selon l'usage, je leur offris un verre de vin et les payai, puis ils partirent silencieusement. J'étais cette fois tout à fait seul. Repoussant l'ouverture des caisses au lendemain, je vins m'asseoir sur le perron.

Il regardait la grille ouverte et le chemin. Tout comme le jour de ma première visite, une longue lumière oblique s'unissait à ce paysage, le révélant de l'intérieur en ses présences et ses détails les plus ténus. Dans le jardin, les

moindres brins de l'herbe vivaient avec une calme intensité, comme les broderies d'une tapisserie dont tous les fils entrelacés sont perceptibles. Les roses brûlaient la lampe votive de leur parfum dans la lenteur de l'air, créant une île de transparence derrière laquelle se devinait l'émanation plus grave et plus obscure de la forêt. La grille ouverte, aux fins barreaux luminescents, marquait un seuil entre ces deux espaces, posant au sol une ombre délicate qui évoquait de loin une sorte d'aile. Je pressentis que la fermer serait non seulement inutile mais malvenu, tant l'unité de ce lieu pur s'imposait à l'esprit. Il respirait sous mon regard, avec un si grand naturel que je n'osais faire un mouvement, de peur de déranger son évidence. Jardin, grille et chemin tourné vers la forêt s'entretenaient silencieusement sous mon regard, tandis que la lumière vivait en suspension, retenue par le charme dont elle était un personnage à part entière. L'heure, avec elle, était passée sur le versant de l'immobile. C'était en soi un événement sans anecdote qui, tout entier, me ravissait.

Souvent, les paysages sont des conversations qui sollicitent notre présence, bien que se passant d'elle, unis qu'ils sont par leur secret. C'était le cas de celui-ci. Assis comme je l'étais devant sa beauté simple, je ressentais sa personnalité latente. Un être intime et réservé me dévoilait son existence, et c'était avec lui, ou tout au moins à ses côtés, que j'allais vivre désormais. J'avais voulu la solitude parfaite de cette campagne reculée, mais sans la mesurer comme à présent. Car pour la première fois, je prenais peu à peu conscience de l'équivoque de cette idée. La solitude imaginée n'a pas de corps. Une fois réelle, elle nous impose un fait sans nulle mesure avec le jeu confus de nos attentes et, brusquement, son nom lui-même est ébranlé. Je découvrais soudain que, libéré de toute présence humaine capable de distraire et d'attirer

dans ses raisons, je n'étais justement pas seul : jardin, grille et chemin, forêt, lumière, jusque au silence, tout existait avec l'intensité d'une âme douée de rêve et d'un regard dont j'ignorais l'objet. J'étais du moins certain que ce n'était pas moi, visiteur immobile sans importance, qui captivait son attention.

J'étais venu confier ma vie à quelque chose qui possédait aussi la sienne et l'opposait à la croyance que j'allais disposer des lieux, y déployer ma volonté d'absence et l'en meubler tout à mon aise. Le découvrir ne me décevait pas, ni davantage ne m'angoissait ; j'étais plutôt surpris d'avoir été si désinvolte, et quelque peu gêné envers le lieu où je faisais figure d'intrus, comprenant qu'à présent, j'allais devoir compter avec son insistance. Il me faudrait faire amitié, être adopté, ou du moins toléré, si je ne voulais pas très rapidement être réduit à l'inutile occupation d'un moi fébrile qui s'est imprudemment aventuré dans un endroit où il n'a pas sa place. Mais ce canton désert, à peine frôlé des yeux, me fascinait déjà suffisamment pour que j'y tiensse. Ce qu'il me proposait mobilisait en moi une volonté encore obscure de me plier à lui jusque à m'y fondre et partager, s'il se pouvait, la lente distillation de sa pensée. J'avais cette habitude de m'oublier devant le monde, par inclination naturelle, mais également pour cette raison qu'un peintre se doit de faire accueil aux paysages qui pourraient devenir sujet de son effort. Peut-être était-ce la raison pour laquelle j'éprouvais de telles impressions, ce premier soir, m'abandonnant à l'imagination, d'autant plus puissamment que j'allais habiter durablement la Renardière et non pas y passer quelques rapides semaines d'étude et de contemplation comme j'avais toujours fait jusqu'à présent dans les maisons que j'avais habitées au cours de mes voyages.

Cette réflexion concrète me ramenait à mon installation.

Je me levai, entrai dans la maison et fit le tour des pièces du bas. Dans la cuisine, donnant sur le jardin, je découvris une note, placée en évidence. Elle était de la femme de charge :

« Vous trouverez un repas pour ce soir. Je vous ai préparé le lit dans le salon. J'espère que cela conviendra en attendant. À jeudi matin, Claudia. »

N'ayant donné aucune consigne au sujet de la chambre, j'approuvais cependant l'initiative : d'emblée, cette vaste pièce m'avait conquis et, sans le dire, je l'avais adoptée. S'ouvrant sur la prairie par deux portes fenêtrées, les nuits y seraient calmes et adoucies par la proximité des arbres lorsque viendraient les mois de haute chaleur.

Quant à l'étage, tout comme le jour de ma première visite, je le laissai à sa quiétude. Je n'étais pas pressé d'en parcourir les pièces. Il me semblait qu'ainsi l'esprit de la maison s'accoutumerait plus facilement à ma présence et ne se livrerait que mieux. J'ai en effet cette habitude, qu'on pourrait regarder comme une superstition, de prêter aux maisons une forme d'existence morale exigeant du respect, des précautions, peut-être simplement pour conserver leur charme et mieux en jouir au lieu de se précipiter dans le traditionnel tour du propriétaire qu'on expédie sans effusion, réduisant tout à son utilité superficielle. J'aime à laisser autour de moi des zones indéfinies que je sens vivre à leur mesure et diffuser sans bruit la pulsation de leur mystère. Il y remonte certains fragments de ceux dont l'ombre et le toucher peuplèrent les chambres inconnues, les clés immatérielles de leurs anciens regards et, par cela, un peu de cette pensée qu'ils promenaient comme une lanterne à la surface des murs. On ne connaît leurs noms, ni davantage les voix dont ils animaient l'air, mais on les sent qui vont et viennent, accomplissant des rites qu'eux seuls maintiennent et

qu'on serait navré de déranger. C'est là du moins ce que je pense, et c'est pourquoi, laisser passer quelques semaines avant d'oser porter mes pas à ce premier étage, me paraissait aller de soi. Des pièces que j'ignorais, je devais recevoir l'appel et non forcer la solitude parallèle à la mienne.

Ce premier soir, j'ai donc dîné dans la cuisine, face au jardin où la lumière se décantait progressivement, déposant un à un les songes de la couleur ; puis je me suis rendu dans le salon qui désormais serait ma chambre, sans repasser par la grande pièce voisine où l'on avait rangé mes caisses en prévision de l'atelier que je comptais en faire. La nuit, venue par la prairie tandis que je dînais, entrait par les fenêtres. Elle répandait l'onde unanime de sa douceur, flûtée par les grillons, et les parfums des noirs feuillages prédisposaient au pur sommeil. Cette face de la maison était naturellement vouée à la confiance et au repos le plus limpide. Je n'y retrouvais pas le sortilège qui, tout à l'heure, m'avait tenu à la lisière des choses, et dont je soupçonnais qu'il n'était pas seulement l'effet d'une heure particulière. Ici, le monde venait familièrement jusqu'au salon, à la manière des chats qui déambulent et, simultanément, ouvrait en profondeur la matière veloutée de son accueil. Il offrait à l'esprit d'immenses régions de calme que ne troublait aucune question. Je laissai donc entrebâillées les deux portes fenêtres et me glissai à l'intérieur du lit.

JAMAIS JE N'OUBLIERAI l'éveil du lendemain. Une première nuit, un tout premier matin, donnent le tempo fondamental de l'existence qu'on connaîtra dans une maison. Lorsque j'ouvris les yeux, la jeune lumière se faufilaît de la clairière dans le salon par l'angle des fenêtres. Non loin, les chants d'oiseaux nombreux montaient en demi-cercle protecteur. Ils invitaient à s'avancer dans la clarté de l'herbe fraîche et s'enfoncer sous le couvert des arbres où la fraîcheur dansait déjà avec le jour, comme un halo de papillons, avec de très légers parfums humides et purs. Ainsi, je découvrais une seconde fois combien la solitude que j'avais appelée me répondait par la présence. Présence multiple et silencieuse, tissée de simple et d'amitié qui démentaient l'austère passion du rien que je m'étais imaginée en choisissant ces lieux. J'en éprouvais une très secrète reconnaissance qui m'étonnait moi-même.

Je me levai et vins à la lisière d'une des fenêtres, pieds nus sur un tapis dont la douceur était d'avance le clair toucher de la prairie. Je mesurais des yeux la profondeur, sans l'épuiser. Ici, le monde était une abondance, patiente et dilatée, tel un afflux de source au ras du sol, dans l'inflexion des mousses. Il en pouvait surgir des enchantements comme seuls les bois et les oiseaux peuvent les former au sein du monde. J'avais autour de moi le jour naissant et la maison avec ses chambres où le silence était voisin plutôt que détaché, promesse à peine donnée, l'envers d'un chant qui n'attendait qu'un signe pour se lever et s'épancher dans la jeunesse de la lumière. Peut-être était-ce précisément le timbre de ce chant que

ce beau calme annonciateur d'où rien encore n'était monté.

J'accomplis lentement les actes utiles que je devais à ce premier matin, puis je vins dans la salle où se trouvaient les caisses et les ouvris, rangeai mon matériel, mis tout en place pour commencer à travailler. Quand j'eus fini, je vins m'asseoir sur le perron, face à la grille et au chemin qui m'avaient captivé la veille. Ils s'ébrouaient dans la fraîcheur, moins différents que j'avais supposé en m'avançant à leur rencontre. J'avais pris avec moi quelques crayons et un carnet d'esquisses où je comptais saisir dès ce matin quelques aspects de leur présence. Je voyais très nettement le sable du chemin avec, au centre, la longue nervure des herbes tendres ; puis le chemin entrait sous les premiers feuillages et se fondait au loin. Je revenais alors à son orée, fixais mon attention sur sa coulée, m'appliquant à trouver tout le détail tranquille et cristallin de cette vue reposante, parfait emblème de la douceur des choses données à vivre. J'avais beau faire, toujours reparaissait l'éloignement vers la forêt, cette impression que le chemin, comme un marcheur ployant le dos pour se glisser derrière des branches, entrait dans un ailleurs où je perdais sa trace et, plus encore, le sens de sa simplicité rustique.

De guerre lasse, je posai mes crayons et mon carnet et me laissai guider par cette puissance. Les arbres proches, d'une rare beauté dans le matin, recevaient le chemin et l'emportaient dans un royaume de frondaisons et de reflets troublés par la pénombre où tout prenait visage pour aussitôt se dérober. De la forêt naissait une tentation qui s'avançait vers moi, familièrement, comme si, déléguant une des vies qui devaient l'habiter, par exemple un chevreuil ou un renard, elle m'avait adressé une sourde invitation à suivre le chemin sous le plein cintre des feuil-